

PYTHAGORE disait que celui qui sème le meurtre et la douleur ne peut récolter l'amour et la joie. Il est également vrai que celui qui ne respecte pas l'animal ne peut évidemment pas respecter l'homme. Et si la torture humaine et la vivisection animale progressent ensemble, c'est que les deux phénomènes sont liés.

C'est en effet dans les pays à technologie avancée qu'ont été mises au point les méthodes scientifiques de la torture moderne. Et c'est d'abord dans les laboratoires des hôpitaux et les laboratoires de recherche que ces tortures ont été expérimentées sur des animaux.

DÉPERSONNALISER L'INDIVIDU

Par exemple, les méthodes visant à dépersonnaliser l'individu ont été mises au point dans les laboratoires du professeur canadien Hans Selye, qui est l'inventeur de la notion de tension ou de « stress ». En torturant des animaux avec d'innombrables raffinements, M. Selye est parvenu à les traumatiser au point de leur faire perdre totalement leur personnalité et de les transformer, selon son expression, en « chiffons ». Il suffisait pour cela de les faire vivre dans l'angoisse permanente de la torture.

Le comble du raffinement a été atteint avec l'expérience suivante.

Une guenon et son petit sont placés dans une cage de fer dont les parois sont chauffées à une température croissante. Le petit, plus sensible, hurle le premier. La mère le prend alors dans ses bras. On augmente ensuite la température jusqu'à ce que la mère, n'y tenant plus, se serve de son petit comme tampon et monte sur lui pour se protéger de la cuisson.

Le Pr Hans Seyle a dressé un catalogue de ses méthodes de torture et de leurs effets dans un ouvrage de 1500 pages, intitulé « Stress ». Il y décrit, de manière détaillée, des centaines d'expériences, les effets qu'elles produisent, les résultats que l'on obtient. Les polices russe, chinoise, espagnole, chilienne, argentine, brésilienne, allemande — pour n'en citer que quelques-unes — peuvent choisir les traitements à infliger à leurs prisonniers en fonction des effets qu'elles désirent obtenir.

Ces méthodes de dépersonnalisation de l'individu sont utilisées en Allemagne, notamment à la prison de Stammheim -Stuttgart, où sont détenus les membres de la bande à Baader. Et elles viennent de faire leur apparition en France dans les « Quartiers de Haute Sécurité » (Q.H.S.) des prisons où sont enfermés des détenus jugés dangereux. C'est à M. Alain Peyrefitte, de l'Académie française, que l'on doit cette innovation humaniste.

DES FOURS ARGENTINS A CUIRE LES SUSPECTS

En Argentine, la police a fait construire des fours dans lesquels elle fait cuire les « suspects » d'activités subversives. La méthode a été inventée dans les laboratoires du grand médecin français Claude Bernard, où l'on faisait cuire des chiens, des chats, des pigeons, etc., dès 1876. Depuis, ces expériences se sont multipliées et perfectionnées. En 1935, l'« American Journal of clinical pathology » citait des expériences au cours desquelles des chiens avaient été cuits sept heures durant, à une température de 80° C. En 1954, le « Journal of Pediatrics » cite le laboratoire de l'Université de Yale, aux États-Unis, où vingt-deux chats ont subi quarante-neuf périodes de cuisson : onze d'entre eux seulement sont morts. L'expérience, précise le journal, visait à prouver que « plus tôt l'on retire un sujet d'un lieu chauffé à haute température et plus on a de chances de le sauver de la mort ».

C'est en s'inspirant de ces expériences et de la description des fours que la police argentine a mis au point l'appareillage nécessaire à faire cuire ses « suspects ».

UN CHATON RÉSISTE A 700 DÉCHARGES ÉLECTRIQUES

Dans le monde entier, des centaines de milliers de rapports scientifiques ont été publiés pour relater les méthodes de torture à l'électricité expérimentées sur les animaux. Le « Journal of physiology » de 1974 rapporte qu'un laboratoire dépendant du C.N.R.S., à Marseille, applique des décharges électriques sur les nerfs mis à nu de chats et de lapins. Le « Journal of genetic psychology » rapporte que l'hôpital américain de Northport est doté d'un laboratoire spécialisé dans l'application des décharges électriques aux animaux, qui sont torturés jusqu'à la mort. Le record est actuellement détenu par un chaton qui a résisté à sept cents décharges en un seul jour. L'animal avait donc subi un peu

moins d'une décharge par minute puisqu'il y a sept cent vingt minutes en douze heures.

Dans ce même hôpital, on a administré des décharges électriques à des chatons chaque fois que leur mère les allaitait. Celle-ci ayant vite compris ce qui se passait à l'appareillage, griffant et mordant les fils électriques qu'on fixait aux pattes de ses petits, puis attaquant les expérimentateurs eux-mêmes.

En désespoir de cause, elle s'est mise à fuir ses petits, refusant de les allaiter, puis courant tout soudain vers eux, les léchant et cherchant à les réconforter. Les chatons ont tout de même fini par s'identifier aux expérimentateurs : ils sont devenus fous.

Les applications à l'homme de ces méthodes de torture sont bien connues, notamment dans l'armée française qui les a largement utilisées en Indochine et en Algérie. Le général Massu leur a consacré, il y a deux ans, un ouvrage, et l'on se souvient qu'il s'était lui-même soumis à la torture à l'électricité. Certains prétendent que le comportement pathologique du général n'est pourtant pas dû, comme dans le cas des chatons, au traitement électrique auquel il s'est soumis, mais serait un fait de naissance.

DES CHIENS PROJÉTÉS SUR DES TAMBOURS MÉTALLIQUES

Un autre laboratoire a mis au point une chaise, dite « Ziegler », du nom de son inventeur, dans laquelle on fixe des singes, totalement immobilisés. On cite le cas d'une jeune guenon demeurée six ans, complètement immobilisée dans la chaise de M. Ziegler. Bien sûr, les animaux soumis à ce traitement finissent pas sombrer dans la folie.

L'imagination des éminents savants qui pratiquent ces expériences est d'une grande richesse. En 1970, le laboratoire animal de l'Université de Belfast a mis au point un fer à brûler les animaux. Un autre laboratoire a mis au point les « tambours Noble Collip ». Il s'agit de tambours métalliques sur lesquels on projette des animaux qui se brient les os sur les inégalités de la surface du tambour. On cite le cas d'animaux qui ont résisté quatre jours durant à ces exercices.

Mme Éliane Sabatier, qui rapporte ces faits dans la revue « L'anti-vivisection » exprime la crainte que ces instruments ne servent à torturer des hommes. Elle rappelle à cet égard que les expériences de parabiose (qui consistent à coudre deux animaux par la peau et les organes), réalisées sur des animaux par le Pr Pfeiffer de Graz, ont été répétées par le savant nazi Mengele qui a cousu les uns aux autres des petites bohémiennes.

Qu'elle se rassure, ces méthodes ont été utilisées et sont actuellement utilisées pour torturer des hommes dans la plupart des pays du monde. De nombreuses polices utilisent ces instruments ou des instruments dérivés. Tous les chefs d'État ne disposent pas des lacs à crocodile du maréchal-président Amin Dada, sur lequel « Amnesty International » s'apprête à publier un rapport (des dizaines de milliers de gens auraient été torturés et assassinés par le président Dada, avec lequel tous les pays du monde entretiennent de bons rapports diplomatiques !). Quant à la France, elle n'est pas en reste, grâce à la « pacification » conduite en Indochine et en Algérie. La République Fédérale d'Allemagne non plus : les méthodes

d'isolement total dans des cellules insonorisées, où la lumière est allumée nuit et jour, ont permis au chancelier Schmidt de tuer ou de rendre fous plusieurs membres de la « bande à Baader », sans qu'il ait eu besoin de rouvrir les camps de Dachau ou d'Auschwitz. Les méthodes de torture et d'assassinat sont simplement moins voyantes et plus propres. Elles n'attirent pas l'attention de la Croix Rouge.

SOUJÉT UN AN DURANT AUX DÉCHARGES ÉLECTRIQUES

A l'Université Claude Bernard de Lyon, le Pr Jouvét place des chats sur des briques au milieu d'une piscine. S'ils s'endorment, la brique chavire et ils risquent la noyade. Ils restent donc éveillés. Plus de sommeil paradoxal. Le traitement dure entre deux et trois mois. Résultat : les chats deviennent fous. Conclusion du Pr Jouvét : l'eau de piscine a un effet pathologique sur l'équilibre mental des chats.

A l'Université de Californie, à San Francisco, deux chercheurs, MM. Forsyth et Harris, ont placé 23 singes dans des chaises de contention, où ils ne pouvaient remuer que la tête et les membres. Puis ils ont infligé à ces singes des décharges électriques, à raison d'une toutes les vingt secondes, douze heures par jour, durant un an.

Toutefois les singes pouvaient éviter la décharge en poussant un bouton laissé à portée de leur main. Les animaux sont rapidement devenus terriblement émotifs et même hypersensibles. Au bout d'un an, on les a tués et autopsiés. L'autopsie n'a révélé aucune lésion ni aucune anomalie pathologique majeure. Conclusion des chercheurs : les chocs électriques à haute dose ne provoquent pas de dommages graves au corps des singes.

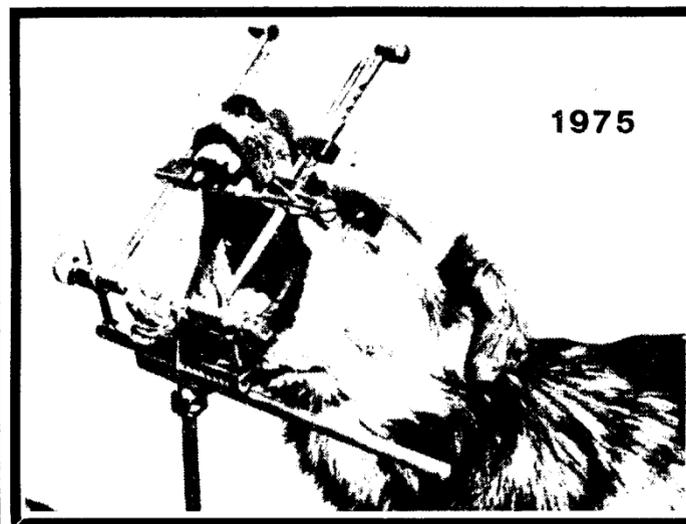
Un autre chercheur, M. S. Rosenthal, a infligé de graves blessures à la queue de 73 souris non anesthésiées. L'« American Journal of physiology », qui rapporte les travaux de M. Rosenthal, précise que l'objectif poursuivi consistait à mesurer les variations de volume de l'appendice caudal qu'un animal peut connaître à la suite de traumatisme.

En Italie, un chercheur a fait mourir de faim des chiennes gravides pour voir quels seraient les effets de la mort par inanition de leur mère sur les chiots. L'un des chiots est mort d'une crise d'épilepsie, d'autres avaient une démarche ataxique (non coordination des mouvements), d'autres ne se déplaçaient plus qu'en courant en rond. Ces faits sont rapportés par le « Circulation research », 27, supplément 1, 1970. Etant donné l'importance de cette découverte, on prêtait au chercheur l'intention de poser sa candidature au prix Nobel.

UN CHAT LARDÉ AU BISTOURI PAR DE FUTURS MÉDECINS

Le Pr Robert Debré a déclaré : « Nous devons tuer des animaux pour la science... avec humanité, en évitant la souffrance ».

Pourtant le Pr H.-F. Harlow du « Primate Research Center » du Wisconsin reconnaissait en 1962 que « la plupart des expériences ne méritent pas d'être réalisées et les résultats obtenus ne valent même pas une publication ». En quoi il se trompait



1975

A l'Université de l'Oregon (États-Unis), ce chien est « préparé » pour être progressivement mutilé et amputé.

fort. Car la publication que nous faisons, ici, de ces travaux, semble bien montrer que le Centre de recherches du Wisconsin (et les autres), est bien un centre de primates, qu'il s'agisse de sujets torturés ou de leurs bourreaux. M. Harlow devait déclarer le 27 octobre 1974 au « Pittsburgh Press » : « Je déteste les chats. Je hais les chiens. L'unique chose qui m'intéresse chez les singes, c'est qu'ils me fournissent matière à publication ».

Car le but véritablement essentiel de ces pratiques est la publication. C'est par les publications, en publiant des publications que les jeunes chercheurs gravissent la hiérarchie et deviennent professeurs. Il faut donc accumuler les publications, c'est-à-dire multiplier les opérations de vivisection.

C'est utile pour la science, dit M. Robert Debré, sinon elle manquerait de professeurs. De professeurs capables de nous apprendre que des traumatismes psychiques peuvent entraîner une variation du volume de la queue d'une souris.

Il ne faudrait pas croire que les étudiants en médecine répugnent à la vivisection. Le Dr Jacques Kalmar rapporte dans « L'anti-vivisection » (n° 58 de mars 1977), qu'en attendant les séances des étudiants en médecine d'un hôpital parisien s'amuse, à l'occasion, à libérer un chat qu'ils poursuivent jusqu'à la mort en le lardant de coups de bistouri. Ces jeunes gens sont les futurs médecins qui nous soigneront demain. Il est vrai que, s'ils sont de futurs chirurgiens, cette anecdote peut être considérée comme une forme aiguë de leur vocation.

Comme dit le Pr Robert Debré : « Nous devons tuer des animaux... pour la science ».

9 EXPÉRIENCES SUR 10 SONT INUTILES

Le Pr Debré, qui va sur ses cent ans, devrait sans doute se documenter sur la science contemporaine. On croyait la vivisection utile à l'époque de Gallien et jusque sous la III^e République. Mais les choses ont changé.

Récemment, un jeune biologiste, écœuré par la torture des animaux et qui avait rendu son tablier à la médecine, avouait, à la télévision, que dans 9 cas sur 10, les expériences de torture et de vivisection étaient inutiles et n'aboutissaient à aucun résultat scientifique exploitable pour le progrès de l'humanité. En revanche, s'il s'agit de la mise au point de torture humaine, alors il faut inverser la proportion.

« Le Monde », signalant récemment une démarche faite auprès des parlementaires français pour limiter la vivisection dans les laboratoires, écrivait benoîtement qu'on ne pouvait pas en même temps vouloir bénéficier des progrès de la science médicale et pharmaceutique et refuser que les médicaments ou les techniques fussent préalablement expérimentés sur des animaux.

On voit difficilement en quoi la Santé publique peut bénéficier de la cuisson de chats et de chiens dans les fours, de la projection de cockers sur des tambours métalliques ou de l'essai de fusils au laser sur les yeux de singes (portée 8 km, alors que la portée d'un fusil à balle n'est que de 1,5 km). Mais surtout on sait aujourd'hui que les résultats obtenus sur des animaux, quels qu'ils soient, ne peuvent pas sérieusement être extrapolés à l'homme. Leur valeur scientifique est donc nulle. La « Thalidomide » avait été expérimentée avec succès sur des animaux, mais elle devait faire naître, chez l'homme, des enfants-monstres.

Le Pr Richard D. Ryder, chef de clinique à l'hôpital Warneford d'Oxford, a publié un ouvrage, « Victims of Science » (Editions Darn Poynter, Londres, 1975), dans lequel il dénonce, lui aussi, l'inutilité de la plupart des expériences de torture animale et de vivisection et le danger qu'elles peuvent présenter lorsqu'on extrapole leurs résultats à l'homme.

UN PRIX NOBEL AFFIRME L'inutilité absolue de la vivisection

Le Pr Mathé, directeur de l'institut du cancer de Villejuif, le Pr Halpern, du Collège de France, le Dr Crosnier, de l'hôpital Necker, le Pr Sir John Michaëli, directeur de la Fédération britannique de l'Enseignement médical, le Pr Jean Lenègre, de l'hôpital Boucicaud, le Pr Ulf Von Euler, prix Nobel de Médecine, le Dr Beddow-Baily, membre de l'Académie britannique de Chirurgie, le Pr Sir George Pickering, de l'Université d'Oxford, le Pr Giroud, de l'Université de Montpellier, le Pr Sydney Cohan, de l'Université de New York et une cinquantaine d'autres professeurs de médecine que nous ne pouvons tous citer, s'accordent à dénoncer comme « sans valeur » et même comme « dangereuse » pour l'homme l'expérimentation de médicaments et de techniques thérapeutiques sur les animaux.

Le Dr Richard D. Ryder a déclaré : « Pour la grande majorité des expériences, l'unique raison d'être est la curiosité, le profit commercial et l'ambition ». Quant au Pr Ernest Boris Chain, prix Nobel de Médecine, il a affirmé « l'inutilité absolue de l'expérimentation sur les animaux ».

Alors pourquoi poursuit-on ces expériences qui coûtent très cher ? Rien qu'en achat d'animaux (50 F en moyenne par animal), la Grande-Bretagne, qui est le seul pays au monde à publier des statistiques (elle y est obligée par la loi sur la cruauté de 1876), a dépensé, en 1975, 250 millions de centimes.

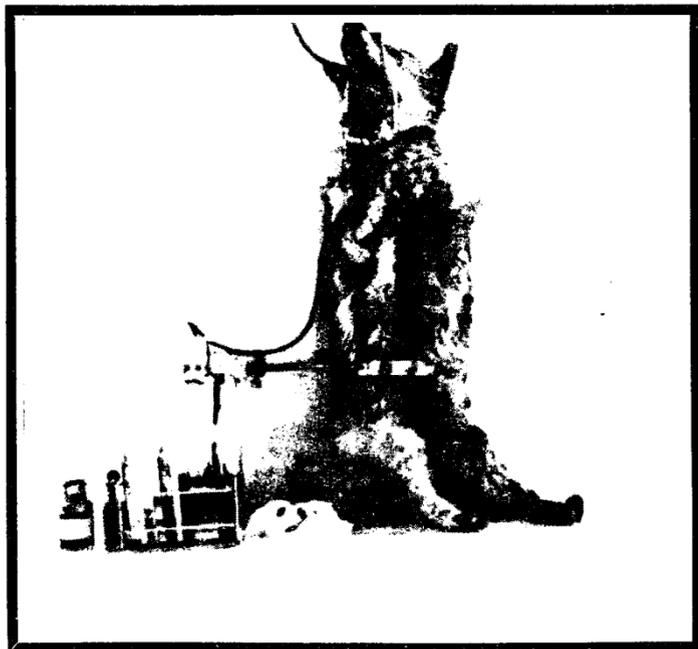
EN CHACUN DE NOUS SOMMEILLE UN NAZI

Eh bien, on poursuit ces expériences pour deux raisons.

La première, c'est qu'elles servent de dérivatif ou d'exécutoire à l'instinct tortionnaire, qui existe en chacun de nous. Tenez, au Zoo du Michigan, il a fallu engager des gardiens supplémentaires pour protéger les animaux contre les visiteurs. De jeunes kangourous y avaient été tués à coups de pierre. Un cerf y a été percé de flèches par de jeunes visiteurs. Sa biche, poursuivie à coups de pétards, est morte d'émotion. Des crocodiles présentaient de profondes brûlures dorsales provoquées par le jet de cigares, etc. Le Zoo de Paris n'est pas en reste. Chaque fois qu'on vide le bassin des phoques, on en trouve le fond tapissé de lames de rasoir lancées par les visiteurs aux animaux.

Ces actes sont naturellement à rapprocher de la séance au cours de laquelle des internes de médecine d'un hôpital parisien ont lardé un chat à coups de bistouri.

Car tout cela signifie qu'en chacun de nous sommeille un tortionnaire, un instinct de bourreau qui nous fait prendre plaisir à provoquer et à contempler la souffrance chez les autres. C'est pourquoi il est plaisant, chaque fois qu'une émission de télévision est consacrée aux nazis (encore récemment l'affaire Kappler), de constater que les animateurs de l'émission, ces bons Alain Jérôme et Joseph Pastuer, s'interrogent, en modèles de conscience et de vertu, sur le nazisme, comme si la



A Rome, ce chien, ventre ouvert, bout des pattes tranché, se débat.